

George ORWELL

En Birmanie

ORWELL George, *En Birmanie*. (1934). Traduction et notes de Patrice Repusseau. Notice de Philippe Jaworski. Paris. Gallimard, la Pléiade, 1599 pages. Texte p. 189-464. Notice et notes p. 1379-1409

George Orwell (1903-1950) nous donne ici son premier roman, nourri de cinq ans passés (1922-1927) en Birmanie dans la police impériale. Né au Bengale où son père avait été fonctionnaire au département de l'opium, il possédait dans le pays de la famille : sa grand-mère maternelle, Thérèse Limouzin, et des cousins eurasiens, fils de deux oncles ayant épousé des Birmanes.

Le narrateur dresse d'abord le cadre de l'histoire dans le village de Kyautada où vivent sept Anglais et quatre milles Birmans. Le livre s'ouvre sur U Po Kin, magistrat bouffi, corrompu et pervers, aux « dents rouge sang » à cause du bétel. Une disposition du parlement anglais exigeant que chaque club anglais de l'empire s'ouvre et accueille des indigènes, son ambition le pousse à vouloir être le premier indigène de Kyautada admis dans le club, et sachant que le docteur Veraswami est apprécié, il élabore un plan pour l'éliminer, ainsi que Flory, anglais dans le commerce du bois et ami du docteur. Sa méthode est de les compromettre, de ruiner leur réputation par des lettres anonymes et autres manipulations. Au club, Ellis, raciste virulent et vulgaire, est contre cette ouverture et agonit Flory « copain des nègres » et « bolchevique notoire ».

Une fois posé ce nœud dramatique, Orwell s'attarde sur chaque personnage dont il dresse le portrait, U Po Kin, Ellis, et surtout sur son personnage principal, un des rares à posséder un peu d'humanité, John Flory, célibataire de trente-cinq ans établi depuis quinze ans dans le pays, complexé par une tâche rouge qui lui balafre une joue et l'obsède au point de toujours chercher à montrer son bon profil. Flory est mal à l'aise au sein de cette société médiocre et pleine de préjugés, lui qui est un grand lecteur et ne peut s'entretenir qu'avec le Dr. Veraswami, « médecin des pauvres » passionné de littérature anglophone, lui qui s'intéresse aux indigènes et les trouve naturellement élégants. Il est habité de la conscience de sa différence et souffre de la situation, ce qui le rend vulnérable. Il entretient une maîtresse birmane qui, manipulée par U Po Kin s'avèrera être son talon d'Achille. Dès le début du livre, on sent que les jeux sont faits.

Arrive dans ce monde de Blancs, morts d'ennui et abrutis d'alcool, la nièce de l'un d'eux : Elizabeth Lackersteen, jolie orpheline de 20 ans à laquelle Mrs Lackersteen pense trouver très vite un mari afin de s'en débarrasser. Une rencontre fortuite permet à Flory de faire figure de héros, et le voilà pris au piège de la beauté de cette jeune femme aux cheveux courts, à la mode de Paris. Il pense avoir enfin trouvé la personne avec laquelle partager ses perceptions, ses sensations, ses idées, et ne se rend pas compte qu'elle répugne à ce qui lui plaît, comme se promener dans le bazar ou assister aux fêtes locales dont il aime la musique et les chants. Il vit dans le nuage de la renaissance par l'amour, tandis que U Po Kin poursuit ses intrigues nauséuses, ouvrant la voie à un concurrent, en la personne d'un officier hautain passionné de chevaux et de polo, fils d'un pair, qui entraîne Elizabeth dans des chevauchées vespérales quotidiennes. Le rythme des magouilles fomentées par U po Kin s'accélère peu à peu, jusqu'à la chute finale.

Orwell décrit par le menu cette mini-société coloniale où on se plaint sans cesse du temps, des insectes, de la nourriture, des odeurs, où on se défoule sur ses domestiques et sur les indigènes, où on tire sans état d'âme sur de pseudo-émeutiers et où on crève de plein droit les yeux d'un collégien. Il souligne les malversations petites et grandes, non sans

chauvinisme, et montre parfaitement comment les dominés peuvent se plier au jeu des dominateurs par intérêt. Mais aussi, et c'est un bonheur pour le lecteur, il fait des descriptions magnifiques d'une nature tropicale somptueuse et riche en couleurs, d'une flore et d'une faune de toute beauté, n'oubliant pas de mentionner les sensations sonores et olfactives au point que l'on respire avec lui l'odeur de l'huile de coco, de la cannelle, du curcuma ou du santal.

Citations

« Mon Dieu, j'aurais pensé que dans un cas pareil, où il s'agit d'éloigner ces porcs noirs et puants du seul endroit où nous pouvons nous distraire, vous auriez la décence de me soutenir. Même si ce petit connard obséquieux de médecin moricaud bedonnant est votre meilleur copain. Ça m'est bien égal que vous choisissiez de copiner avec la lie du bazar. Si ça vous plaît d'aller chez Veraswami et de boire du whisky avec tous les moricauds de son espèce, ça vous regarde. Faites ce que vous voulez en dehors du club. Mais bon sang, c'est une autre histoire quand il s'agit d'amener des nègres ici. Je suppose que ça vous plairait que ce petit Veraswami devienne membre du club, hein ? Mettant son grain de sel dans nos conversations, tripotant tout le monde de ses mains moites et nous crachant à la figure son haleine qui empest l'ail. Bon sang, il ressortirait à coup de botte dans le train. Ce petit ***** obséquieux avec son ventre en avant ! » Ellis à John Flory, p. 209.

« Il existe une espèce de camaraderie hypocrite entre les Anglais et ce pays. C'est une tradition de picoler ensemble, de s'inviter à manger et de faire semblant d'être amis, alors que nous nous détestons tous cordialement. Nous appelons ça « se serrer les coudes ». C'est une nécessité politique. Bien sûr, l'alcool est ce qui fait marcher la machine. Sinon, nous perdriions forcément la raison et nous nous massacrerions tous en huit jours. Voilà un sujet pour l'un de vos nobles essayistes, docteur. L'alcool comme ciment de l'Empire. » (...)

(...) Je suis ici pour gagner de l'argent comme tous les autres. Sauf que je ne supporte pas la fumisterie vaseuse de l'homme blanc et son fardeau. (...) Même ces foutus imbéciles du club seraient de meilleure compagnie si nous ne vivions pas tous un mensonge perpétuel. (...) le mensonge qui voudrait nous faire croire que nous sommes ici pour parfaire l'élévation de nos pauvres frères noirs au lieu de les voler.

(...) Mon cher docteur, dit Flory, comment pouvez-vous concevoir que nous sommes dans ce pays dans un autre but que de voler ? C'est si simple. Le fonctionnaire maintient le Birman au sol pendant que l'homme d'affaires lui fait les poches. Imaginez-vous, par exemple, que ma compagnie obtiendrait des contrats d'exploitation forestière si le pays n'était pas entre les mains des Britanniques ? Et qu'il n'en est pas de même pour les autres marchands de bois, les compagnies pétrolières, ou ceux qui exploitent les mines, les planteurs et les négociants ? Comment le cartel du riz pourrait-il continuer à plumer le malheureux paysan s'il n'avait le gouvernement derrière lui ? L'Empire britannique est simplement un stratagème qui permet d'accorder les monopoles du commerce aux Anglais – ou plutôt à des cliques de Juifs et d'Écossais. » p.224-225.